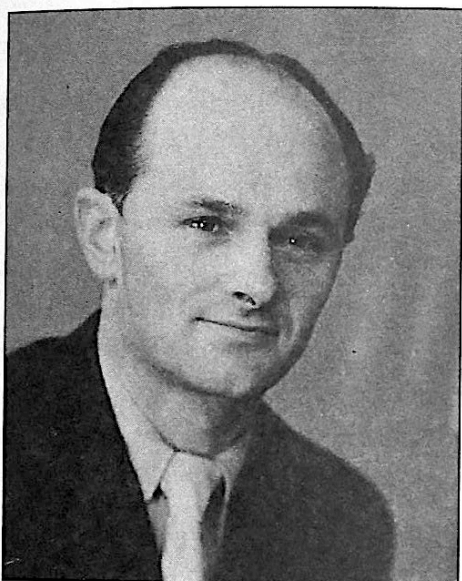


Témoignage d'Yves Le Faou, Colonel Gérard dans la Résistance

ACTIVITÉS RÉSISTANCE



L'arrivée des Boches à Brest le 18 juin 1940 ne nous surprend pas. Dès lors notre attitude est toute tracée : il ne nous faut pas reprendre le travail à l'Artillerie navale où je suis ouvrier tourneur et délégué syndical des machines. Avec des camarades de la C.G.T. (clandestine), sans l'accord de l'ingénieur des travaux Le Bris, nous camouflons les matières premières – bronze, barres d'acier, inox – et outillage de précision – palmers, calibre, etc... – dans les planchers où passent les circuits électriques des machines (tours, fraiseuses...).

En juillet 1940 je quitte l'arsenal pour rejoindre ma famille réfugiée au Sud-Finistère. Après un troisième rappel des autorités, je retourne à mon travail à Laninon. Mon attitude déplaît à Le Bris (déjà cité plus haut). Quelque temps après je suis sanctionné et envoyé au service auto où je me trouve sous les ordres d'Émile Devic et de l'ingénieur à quatre galons Foulon dont le fils est pilote à la R.A.F.

En mai 1941 le groupe Elis (Témoignage chrétien) est arrêté sur dénonciation d'un élément Breiz-Atao des P.T.T. Arrêtés, ils seront fusillés le 11 décembre 1941, seule Alice Abarnou sera déportée. Je décide de fonder une caisse de solidarité aux veuves de nos camarades, René Gourvennec et Jo Prigent étaient électriciens à l'atelier. J'ai l'accord total de l'atelier et de Foulon, ainsi que du directeur de l'A.N. en tant qu'ancien délégué aux machines. J'aurai aussi la participation des ouvriers, ce qui en tout arrivera à remettre aux veuves de nos camarades le traitement presque entier.

Cela ne m'empêchera pas, en liaison avec Jean Le Nédélec dont on connaît la terrible histoire d'arrestation et de Libération.

Le seul tour dont j'avais l'utilisation était d'origine anglaise, les Boches avaient décidé de le prendre or ils avaient oublié ou n'en connaissaient pas le fonctionnement. La seule roue dentée de 127 dents dirigeant la bonne fonction, démontée, je n'hésitai pas une seconde pour la balancer dans le Petit quai de la Penfels proche d'une dizaine de mètres, puis de mettre de la poudre d'émeri dans les paliers.

Ayant décidé de rejoindre Jean Le Nédélec, je fis alors la connaissance de P. Corre, de Guy Drogou, André Vadaine et Raymonde, Yvette Dollet sœur de Callac, enfin comme on le devine une partie de l'ossature de l'OS-FN. Sabotages et patriotisme avaient pour nous un sens commun : la défense de notre liberté.

Hélas, connaissant les risques de chaque jour, je fis une chose : habitant les Quatre Moulins (Kerbonne exactement), je proposai au directeur de la Défense passive d'en faire partie. C'est ainsi que j'obtins l'aussweiss me permettant le déplacement de jour et de nuit. Profitant un jour d'alerte, je pénétrai dans les bureaux de la mairie annexe et subtilisai les tampons mairie et signature du maire. Dénoncé dans les quarante-huit heures à la suite de l'arrestation au port de Brest le 26 août 1943 d'un jeune garçon en possession de deux fausses cartes, je partis immédiatement pour Châteaulin et ce n'est que le lundi au retour en gare de Landerneau que Jean Cabiten et Fanch Lerest me prévenaient qu'il me fallait me mettre au vert. Mais trop de papiers importants étaient chez moi. Je pris la route de Brest, mais à ma grande stupeur mon chef d'atelier Émile Devic me prévenait que l'atelier avait été mis en alerte au cas où je passerais par Brest gare. Ce n'est que le lendemain qu'une voiture fut mise à ma disposition par Foulon et me conduisit à Châteaulin où l'alerte n'était pas encore parvenue.

Devenu illégal, je pars pour Douarnenez ou refiché au bout de quelques jours par Jean Moreau (fusillé en 1944 dans l'Orne à L'Homme Chattondot – lieu-dit). Accueilli à Rennes par le Père Charles (Bergeon) responsable du P.C., je devins l'interrégional technique des huit départements de l'Ouest commandés par le subdivisionnaire A. Duromea, ancien maire du Havre. Dès lors, Paris, Rennes, Morbihan, Côtes-du-Nord, Finistère où j'ai rencontré une fois Venise Grosnat (1943) par l'intermédiaire de Daniel Trelu, responsable du Finistère.

Tout se précipite dès mai 1944 où l'Inter est démolie. Je reste le seul survivant breton de cette époque.

Mais il y aurait tant de choses à dire que plusieurs feuillets seraient nécessaires.

* *

QUATRIEME PARTIE

SAINT-GOAZEC - LE MAQUIS

**Le Bataillon
Stalingrad**



Stalingrad. Ce fut l'espoir qui renaissait en cet hiver 43. Stalingrad, le grand tournant, les Allemands y subissent leur plus grande défaite depuis le début de la guerre. La VI^{ème} armée allemande, encerclée, pratiquement exterminée, capitule devant l'Armée Rouge le 31 janvier 1943.

La presse clandestine et radio-Londres nous tiennent informés.

En juillet 43 les armées alliées attaquent la Sicile. Nous attendons le vaste débarquement à l'ouest prévu en liaison avec une grande offensive soviétique. La décision a été prise à Téhéran où se sont rencontrés fin novembre Staline, Roosevelt et Churchill.

A l'intérieur, le 27 mai 43, réussissant à organiser la Résistance, Jean Moulin crée le Conseil National de la Résistance.

Le S.T.O., Service du Travail Obligatoire, pousse les jeunes vers la clandestinité. Les forces sont là, mais nous n'avons pas d'armes.

La répression des actes de Résistance continue, aussi terrible.

Le 17 septembre 43, 19 F.T.P. brestois sont fusillés au Mont Valérien.

En Novembre 43 le groupe Manouchian est démantelé. «L'Affiche Rouge» couvre les murs de Paris.

Au sein de nos organisations F.T.P. nous privilégions la lutte contre les collaborateurs. Abattre les Allemands nous coûtent trop cher.

Après avoir échappé à la Gestapo à Brest, fin 43, caché à Tourc'h par mon camarade Poriel, j'attends de reprendre le combat, sous ma nouvelle identité, Jacques Guéguen.

Débarquement du 6 juin 1944

Sous le commandement du général Eisenhower, des forces navales Alliées, appuyées par de puissantes forces aériennes, ont commencé le débarquement des Armées Alliées, ce matin, sur la côte Nord de la France : «La Bataille de Normandie» commençait.

Dans l'attente de cet événement, j'ai arrêté mon travail à Tourc'h pour rejoindre Saint-Goazec. Malheureusement, le maquis manquait d'armes. J'avais vu les responsables, il fallait attendre encore.

Un matin, vers sept heures, j'allais avec ma femme ramasser des petits pois, quand j'ai été prévenu que les Allemands arrivaient au bourg pour une rafle. Au moins cinq cents Allemands. J'ai vite fait de partir à travers champs vers le canal. En passant, j'ai prévenu Joseph Jacob que les Allemands étaient dans le bourg et les environs, à travers la campagne.

Arrivé au canal, un paysan en barque, qui ramassait son foin, est venu nous prendre pour traverser. Nous avons longé un talus assez ombragé, pour continuer à marcher tout en se cachant, car les Allemands étaient sur la hauteur à surveiller la vallée. Nous sommes allés assez loin, d'où l'on pouvait suivre leurs évolutions sans se faire voir. A vingt heures du soir, nous avons pris le chemin du retour par des chemins de traverse, repassé le canal par la barque, et remonté vers le bourg en se cachant des Allemands. Ils ont quitté le village assez tard. Plusieurs personnes avaient été ramassées et chargées dans les camions.

Saint-Goazec a connu plusieurs rafles. Il faut dire que la région de Spézet, Saint-Goazec, Châteauneuf-du-Faou était sous la surveillance des autonomistes bretons. Le Baron de Foucault et sa compagnie ne se privaient pas pour dénoncer les Résistants à la police de Pétain. Il y avait aussi la milice, toute la vermine de la collaboration, et en plus la gestapo pour les rafles fréquentes.

Il y eut des arrestations et tortures au château même du baron¹, à Kermaunoir. Pour ces raisons, il fut condamné à mort par le maquis, condamnation à laquelle il réussit à échapper.

Le maquis

Dès avant la Libération, le secteur de Saint-Goazec-Spézet fut un haut lieu de la Résistance.

Vers le mois d'avril 1943, Daniel Trelu alias «Raymond», instituteur âgé de vingt-trois ans, responsable du Front National² dans le secteur de la Presqu'île de Crozon, prit contact avec Hippolyte Le Balch, instituteur, et Yves Le Gall dit «Lagardère». Ils indiquèrent les environs de la ferme de Trévigoudou en Saint-Goazec. Marcel Cariou de Pont-l'Abbé fut nommé, au Front National, responsable départemental des maquis. La région boisée de Saint-Goazec, Spézet et Châteauneuf-du-Faou, au centre du département, dans la Montagne Noire, fut choisie comme étant le lieu le plus favorable à l'installation d'un maquis capable d'accueillir les jeunes réfractaires du service du travail obligatoire en Allemagne.

¹ Une part importante des terres de Saint-Goazec appartenait au Comte de Saint-Simon (château de Kervoazec) dont une fille avait épousé le baron de Foucault. Un fils, Gérard de Saint Simon entrera au maquis. Il sera chef de la section «sans pitié» de la Compagnie Victoire.

² Front National : organisation de Résistance du P.C. clandestin (documents).

Les contacts établis permirent l'adhésion de jeunes volontaires, une douzaine, de la région de Pont-l'Abbé et de Camaret-sur-Mer. Les refuges paraissaient sûrs. Les premiers sont arrivés en mai 43. La vie du maquis n'était pas facile. Au début ils fabriquèrent un abri avec des branchages pour s'abriter en cas de pluie. Ensuite, ils s'abritèrent sous deux tentes remises par Vincent Tanniou de Guilvinec. Plus tard, nos jeunes maquisards logèrent dans le vieux moulin de Meil-ar-Hoat et différentes fermes. Un problème quand même : le ravitaillement auprès des paysans et autres. Il fallait la solidarité de l'ensemble de la population pour aider ces jeunes réfractaires mais volontaires dans la Résistance.

Le grand Résistant de Plonévez-du-Faou, Jean-Louis Berthéléme, cultivateur, patriote avant tout comme dans toute la région, se chargea avec d'autres paysans de fournir à nos jeunes maquisards le ravitaillement nécessaire. Ainsi, nos jeunes patriotes furent aidés par ceux de Saint-Goazec et les paysans du pays. Je leur rends hommage car sans la solidarité de tous, les premiers éléments du maquis n'auraient pas pu tenir.

Le premier chef fut Yves Bévin âgé de vingt-deux ans, ancien quartier-maître opticien-télémetriste de la Marine Nationale. Le groupe se scinda rapidement en deux petits détachements plus mobiles, moins repérables, mieux adaptés à la tactique du harcèlement des Forces d'Occupation, l'idéal pour les coups de main.

En septembre 43, le premier maquis de Bretagne, Saint-Goazec-Spézet, reçut quelques armes qui avaient été enterrées en juin 40 dans le cimetière de Camaret. Raymond avait donné un revolver, dérobé à un Allemand au café «Chez Marie-Louise» à Châteaulin.

Ce n'était pas facile pour les jeunes de vivre le maquis : isolement, absence d'armes, difficulté de ravitaillement. Il fallait échapper aux rafles qui se multipliaient dans ce secteur (j'ai déjà parlé de la rafle du 18 décembre 43 à Saint-Goazec, et il y en eut bien d'autres).

En réponse, les Allemands, installèrent des forces dans les Montagnes Noires. Cinq Compagnies, dont une Compagnie du 3^{ème} Bataillon du Génie Parachutiste au château de Kervoazec à Saint-Goazec. Il fallait aussi lutter contre les collaborateurs, la racaille des miliciens et Breiz-atao, baron et autres vendus aux Allemands. Sans eux, la Bretagne aurait épargné des vies humaines vendues pour de l'argent à la police.

Les jeunes maquisards subirent des coups très durs, arrestations et assaut contre ce foyer de Résistance. Roger Le Signor et Jean-Louis Lancien, arrêtés début janvier, seront fusillés au Poulguen en avril 44. Au cours d'un accrochage en mars 44 à Spézet, Hervé Laniel sera grièvement blessé et achevé par l'ennemi.

Mais le maquis tiendra, malgré une scission, jusqu'au débarquement. Lucien Guéneau, «le Grand Luc», présent dès le début a écrit des pages précieuses sur

l'histoire du maquis de Spézet-Saint-Goazec. Il fut un chef de groupe plein de talent, qui sut établir des liens de confiance avec la population.

Parmi ces réfractaires, des noms me reviennent Jean Pennec dit «Capot», Eugène Cadie, Charles Le Signor, Jean Lancien, un autre d'origine bulgare, Hervé Laniel blessé et achevé par les Allemands. Il y avait aussi André Mignon dit «Basané» pêcheur de Camaret, Yann Guivarch de Châteauneuf, chef de groupe, Louis Féon de Saint-Goazec. D'autres encore, Joseph Sibiril, Joseph Douadal dit «Petit Joseph», Dédé le Parisien³, Joseph Scotet de Spézet dit «Job la mitraille», Jean Pennec, Georges Saint-Cyr, Marcel Vigouroux, et deux Yougoslaves.

C'est de ce maquis, pris en main en avril 44 par Auguste Le Guillou, que naîtra le bataillon Stalingrad. Il participera aux combats de libération de la Bretagne aux côtés des Alliés.

Mais pour combattre, il faut non seulement des hommes, mais des armes.

Nous attendions impatiemment l'annonce des parachutages qui allaient enfin nous donner des armes.

Les parachutages

La population de Saint-Goazec, grossie de nombreux réfugiés, était toujours sur les dents du fait des rafles des Allemands guidés par les collaborateurs du coin et les miliciens.

Je trouvais le temps long à Saint-Goazec, les gens du pays ne savaient pas que j'étais recherché. Je descendais le soir chez Yves Parquic pour écouter la radio de Londres. Nous attendions le message qui annoncerait les parachutages d'armes. Un soir, on a tous vibré d'entendre le message «*Aline est une bonne poire*» trois fois. Le maquis était prévenu d'un parachutage d'armes dans la nuit du 8 au 9 juillet.

Dans le cadre de la mission Jedburgh⁴ étaient parachutés, au Hellent en Ederm, le Capitaine Knox, un Américain qui avait combattu en Espagne, le capitaine Français Le Bel, le sous-officier Anglais Gordon (radio). Mobilisation générale de nos aînés Résistants à Saint-Goazec : il fallait choisir parmi les plus sûrs pour ramasser les containers et leurs parachutes.

³ André Chabas, tué au combat de Poulladron début août 44, enterré à Saint-Goazec.

⁴ Jedburgh, nom d'une petite localité d'Écosse, choisi comme nom de code pour une opération d'accompagnement du débarquement en Normandie. Cette opération mise au point par le haut commandement allié avait pour mission de coordonner les actions de la Résistance armée et de l'encadrer. Une fois parachutés, en uniformes, les Jedburgh doivent :

- Assurer la liaison entre les maquis locaux et le haut commandement allié.
- Coordonner sur place les actions armées de la Résistance.
- Être des conseillers et instructeurs militaires.
- Le capitaine Lebel est François Grall de Scaër.

L'inauguration de la stèle de Ty-Roué, à Saint-Goazec le 5 octobre 1997



*Mme Praver du Comboud, qui aidera au ramassage en 1944.
Mme Riou, agent de liaison.*

Chaque container était équipé de quatre anneaux et il a fallu couper des barres de bois de quatre centimètres d'épaisseur et de deux mètres de long pour les transporter jusqu'au camion de douze tonnes. Les hommes choisis pour transporter les containers étaient sur place un peu avant minuit. Une cinquantaine d'hommes, armés de bâtons, attendait l'arrivée des avions à Ty-Roué, sur la hauteur. Il y avait là un terrain inculte, recouvert d'ajoncs très courts. La pente du terrain donnait sur Châteauneuf. La nuit n'était pas trop claire. L'ensemble des hommes longeait le talus du bas. La préparation pour recevoir les trois avions était en place. Quatre personnes, dont Legall et son frère avaient des torches pour les signaux en morse et la lettre «L».

Les routes menant vers Laz, Châteauneuf, Saint-Goazec, Roudouallec étaient gardées par des Résistants en armes. La vigilance était de rigueur car il y avait du monde sur le terrain.

Le premier avion partait de Londres à minuit pour arriver une heure plus tard avec ses quinze containers. Nos quatre Résistants attendaient l'approche du premier avion, il ne vola pas très haut, environ trente-cinq mètres pour dessiner un «L».

Le premier arrive à une heure du matin, droit sur la première torche. Il fait un tour pour reprendre son alignement sur les quatre torches, il ne vole pas très haut. Il largue ses containers au niveau des premières torches, remonte et reprend la route de Londres. Les quinze containers tombent sur le terrain, il faut vite les ramasser, les descendre au bas du terrain où le camion les attend. Jean-Louis Féon et moi, Jacques Guéguen (c'est ainsi que je me fais appeler depuis que je suis recherché), sommes désignés pour les charger et les ranger dans le camion. C'est le silence absolu, chacun fait son travail. Quinze minutes plus tard, le deuxième avion se présente avec la même précision de pilotage sur les quatre Résistants avec leurs torches. Aussitôt largués, les quinze containers sont amenés, certains étaient plus lourds, et chargés dans le camion. Le troisième avion arrive dans le même intervalle de temps, quinze autres containers aussi. Les descendre jusqu'au camion était toujours facile car le terrain était en pente et nous mettions cinq hommes pour transporter un container.

Tout s'était bien passé.

Le camion chargé de ses quarante-cinq containers et des parachutes en soie, bleu, blanc et rouge⁵, c'était beau à voir, j'avais le cœur serré mais content. Les armes étaient là !

Après avoir terminé le chargement, vers trois heures du matin, le camion a pris la route pour le Plessis en Laz, guidé par des Résistants en armes.

⁵ Deux ou trois sections du Bataillon Stalingrad défilèrent fin août dans Quimper libéré, vêtues de chemises bleues, blanches et rouges réalisées par les couturières de Saint-Goazec dans la soie des parachutes. Je défilai avec eux. C'est un très beau souvenir. Nous avons été formidablement applaudis.

Une partie de Saint-Goazec était resté debout toute la nuit et avait hâte de nous voir revenir.

Nous avons passé une nuit blanche mais nous étions satisfaits de notre travail.

Dès l'arrivée, Jean-Louis Féon et moi-même, sommes désignés pour repasser à Ty Roué sur le lieu du parachutage, le matin de bonne heure. Il fallait vérifier si tout était en ordre, éliminer les traces de roues du camion, de chaussures, de containers, voir si nous n'avions rien oublié.

Notre mission n'était pas terminée, aidés par les anciens de Saint-Goazec, il fallait maintenant recruter des volontaires pour le maquis sans perdre de temps.

Après s'être rassemblés dans des points précis, le soir, vers vingt heures, nous étions une cinquantaine de jeunes volontaires à prendre le chemin du Plessis-en-Laz, guidés par Jean-Louis Féon et moi-même. Notre arrivée sur place était attendue.

Ce n'était pas facile pour tous, cette nouvelle vie, il fallait dormir à la belle étoile tant bien que mal.

Le lendemain, de bonne heure, nous avons procédé à la formation de la section «Léningrad» :

Chef de section : Jacques Guéguen (Jacob Mendrès),

Chef de groupes : Jean-Louis Féon et Joseph Riou.

Ensuite, nous avons procédé à la distribution des armes et à leur dégraissage.

Je n'avais que cinq hommes qui avaient fait leur service militaire, ils participèrent donc à l'instruction rapide pendant une huitaine de jours, montage et démontage des armes, de jour, puis les yeux bandés. Il fallait faire vite, en cas d'attaque allemande dans le secteur.

C'était sans doute insuffisant, mais il fallait forger les jeunes, garder le moral pour aller de l'avant.

On nous annonce un deuxième parachutage. Le message radio est le même «*Alice est une bonne poire*», quatre fois, quatre avions ! Ça nous reconforfait, les jeunes volontaires ne manquaient pas, paysans, ouvriers. Nous les organisons par section : deux fusils-mitrailleurs, mitraillettes Sten, fusils anglais, grenades et un Colt pour le chef de section.

Le parachutage est annoncé pour la nuit du 15 au 16 juillet 1944 à Ty Roué. Je suis désigné pour la défense du secteur avec quatre sections. Il faut garder les routes de Laz, Châteauneuf, Saint-Goazec et Roudouallec. Même dispositif de signalisation à quatre torches et la lettre «L» en morse, Le Gall et son frère s'en occupent. La même vigilance est de rigueur.

Cette fois, le transport des containers est fait par charrettes, dix-huit en tout.

La mobilisation est faite par nos anciens Résistants⁶ de Saint-Goazec, hommes et préparation des bâtons pour descendre les containers au bas du terrain.

Tout le monde se trouve à pied d'œuvre le soir du 15 juillet. La fièvre est intense, quatre avions ! Le premier arrive à une heure du matin, les hommes sont sur les dents, le courage ne manque pas. Les quinze containers sont récupérés et chargés dans les charrettes.

Le premier convoi est conduit sur Kerallé⁷ par des chemins de traverse. Le deuxième convoi suit à quinze minutes puis le troisième, tous escortés par des Résistants en armes : le quatrième ferme la marche.

Nous avons de nouvelles recrues qui nous permettent de former d'autres sections, les jeunes volontaires ne manquent pas.

Jacques Guéguen se retrouve avec la section Lénine à Cadigué, dans la ferme de Madame veuve Boutais qui avait trois filles.

La première tâche est de former la section à manœuvrer les armes, à viser des points marqués, à se mettre en position de combat dans le maquis, dans toutes les positions, celles de repli étant préparées à l'avance.

Le 17 juillet 44, j'ai fait la connaissance du lieutenant «Equivalence»⁸ parachuté au Pénity à Landeleau, des lieutenants Bernard et Bossard.

A Kerallé, tous les matins, rapport de tous les chefs de section sur l'instruction, la position à prendre en cas d'attaque, les actions pour maintenir le moral des hommes. Je recevais de l'argent pour améliorer l'ordinaire. Je rendais compte chaque jour des dépenses à Joseph Riou qui faisait fonction d'économiste.

J'avais une très bonne section, pleine d'élan. Il fallait la mettre à l'épreuve. Nous simulons une attaque venant de Roudouallec, en position de combat avec voltigeur à cent-cinquante mètres devant, suivi de fusils et mitraillettes, un fusil-mitrailleur à moins de cent-cinquante mètres longeait le talus puis formation de combat en L.

Cela nous a permis de voir, avec les chefs de groupe, si les hommes étaient solides à leur poste et de trouver un homme qui avait peur et qu'il a fallu écarter, la peur ne se commande pas.

La manœuvre ayant dans l'ensemble donné satisfaction, j'avais fait savoir au lieutenant «Equivalence» que le test était concluant.

⁶ Jean Riou, Hyppolite Le Balch, Yves Parquic, Joseph Hervé (Job Tao), Louis Hervé et d'autres. François Prigent avait mis son car à la disposition du maquis.

⁷ Kerallé en Leuhan, où s'est installé l'état-major du bataillon Stalingrad.

⁸ Marcel Siche dit «Equivalence», Jean Bernard dit «Egalité» et Ambroise Bossard dit «Equation» avaient pour rôle de seconder les commandants de maquis du centre Finistère. «Equivalence» prendra le commandement du bataillon Stalingrad.

L'annonce du troisième parachutage survient vers le 24 juillet : même message, deux avions sur le site de «Ty-Roué», même dispositif, même heure, secteur gardé. Le premier avion passe bien et les quinze containers sont chargés sur les charrettes à destination de Kerallé, notre état-major.

Le deuxième se présente quinze minutes plus tard et largue ses quinze containers. Au contact du sol l'un d'eux s'ouvre et prend feu, il contient des grenades !

Nous réussissons à éteindre le feu ; les grenades sont brûlantes mais elles n'ont pas explosé car les détonateurs sont séparés. Je pense que le container est tombé sur une roche, et s'est ouvert malgré son dispositif amortisseur. Plus de peur que de mal !

Les armes sont destinées à la formation des bataillons Stalingrad et Normandie. La formation de ma section se fait sans discontinuer, pour bien faire il faudrait s'exercer au tir réel mais cela est trop risqué sans un champ de tir.

Au total, courant juillet 44, nous avons reçu de Londres cent vingt containers d'armes parachutés sur le site de «Ty Roué» ce qui nous a permis de former les deux bataillons. Nous avons les moyens de préparer des coups-de-main.

Le 30 juillet au matin, le château de Trévarez⁹ est bombardé par l'aviation alliée. Ce matin-là j'étais au bourg de Saint-Goazec. J'étais venu chez moi afin de me changer, ce que je n'avais pu faire depuis trois semaines.

Quelques jours après, dans la nuit du 4 au 5 août, les sections «Verdun» et «Léningrad» doivent attaquer le château, défoncer les portes à la grenade malgré les champs de mines.

Vers une heure du matin, la section Verdun attaque l'allée principale. La section Léningrad prend position sur l'arrière du château donnant sur Châteauneuf. Sous un clair de lune, j'ai déployé la section par groupes espacés, en files indiennes de façon à se couvrir en cas de riposte. Les voltigeurs marchent devant ou rampent pour être moins repérés, couverts par les mitraillettes et un fusil-mitrailleur.

Arrivés au château, nous découvrons que les sous-mariniers allemands ont disparu.

Vers cinq heures, l'attaque terminée, comme nous étions près du bourg, quelques-uns des hommes sont rentrés chez eux.

J'avais donné rendez-vous aux hommes dans une ferme dont certains connaissaient le propriétaire. Celui-ci a voulu nous ouvrir sa porte. En nous excusant de l'avoir réveillé, je lui ai demandé du cidre, du pain, du beurre et du lard et la section a cassé la croûte. J'ai réglé la note sur-le-champ.

⁹ Le château de Trévarez servait de centre de repos aux sous-mariniers allemands.

Les hommes qui étaient passés chez eux étaient de retour à l'heure prévue. J'ai remercié le patron et la patronne de la ferme de leur accueil, les hommes étaient en forme pour rejoindre notre cantonnement à Cadigué.

En chemin, nous avons rencontré deux jeunes de la Forêt-Fouesnant venus chercher des armes à l'état-major. Autre surprise, quatre Brestoises dont un nommé Petzziga, de mon groupe armé, en 43 à Brest. Ils sont restés quelques jours dans le bataillon. Une jeep américaine avec un officier à bord, est venue demander des volontaires pour les accompagner dans l'offensive sur Brest : les quatre jeunes sont montés dans la jeep.

Quelques jours après l'attaque du château de Trévarez, Gaby Paul est passé me chercher pour entrer à l'état-major de Quimper et rejoindre Berthaud, Chevalier¹⁰ et le commandant André. J'ai laissé, non sans regrets, la section Léningrad. Jean-Louis Féon a pris ma suite.

L'état-major

Gaby Paul, responsable du parti communiste clandestin, est venu me chercher à Kérallé. On se connaissait depuis les années de Résistance à Brest, nous étions ensemble au triangle de direction en 43. J'avais aussi, depuis le service militaire, mon permis de conduire. On m'a demandé d'assurer à l'état-major la fonction de commissaire à la sécurité. On m'avait nommé lieutenant, mais je n'ai jamais porté les galons. Je ne portais pour mes missions que mon brassard F.T.P.

J'étais donc à Quimper, à l'état-major. On avait mis à ma disposition une traction-avant pour faire la tournée des Bataillons Stalingrad et Normandie, contrôler, voir ce qui manquait, transporter des armes. A mes côtés, il y avait le «Capitaine Pierre», c'est-à-dire Yves Dréau qui participera aussi plus tard à la S.C.O.R., Yves Autret, et un quatrième dont j'ai oublié le nom.

Nous étions en pleins combats de la libération du Finistère. L'Armée Patton et toute la Résistance en armes repoussaient les armées allemandes vers la mer.

Pour ne pas être veau, j'étais armé jusqu'aux dents : quatre grenades à la ceinture, un colt, une mitraillette à mes pieds. La voiture était sans portière. En cas d'embuscade, il fallait être prêt à quitter la voiture et à sauter dans le fossé. Mes compagnons aussi étaient bien armés, et nous avons toujours gardé notre sang-froid.

Gaby Paul m'avait aussi demandé de trouver un agent de liaison pour le Bataillon Stalingrad. J'ai recruté pour ce rôle la sœur de ma femme, Josèphe Stervinou, Madame Riou¹¹. Elle fit preuve d'un grand courage au cours de missions qui se déroulaient en pleins combats du Ménez-Hom.

¹⁰ Daniel Trellu était devenu le colonel Chevalier à l'état-major.

¹¹ Madame Riou servit ensuite d'interprète dans l'Armée Patton, son courage se doublant d'une bonne connaissance de l'anglais, appris aux U.S.A.

Au cours de l'une d'elles, de passage à Pleyben, prise pour une «espionne» par des excités de la dernière heure, elle faillit y laisser sa vie. Nous sommes arrivés à temps pour la libérer.

De mes activités de commissaire à la sécurité dont il ne reste bien sûr aucune trace écrite, me reviennent quelques souvenirs marquants :

Il y avait un parachutage, le cinquième, annoncé à Pont-Coblant pour le bataillon Normandie.

Deux avions. Même heure. Mais pas le même dispositif. On avait fait trois feux. Le premier avion est arrivé et le larguage s'est bien fait. Pour le deuxième, il n'en fut pas de même.

J'avais de l'eau dans l'essence du réservoir de ma traction-avant, et je suis allé au garage, à quatre heures du matin pour vider et passer dans un chiffon. Un paysan arrivait à vélo. Il nous a dit qu'un parachutage était tombé un peu plus loin, à gauche du Canal de Nantes à Brest. Dès la voiture réparée, j'ai repris la route derrière le paysan afin de repérer l'endroit. Deux containers étaient tombés dans le canal. Les treize autres étaient sur le flanc du coteau.

Deux de mes camarades sont restés de garde tandis que je continuais ma route jusqu'au cantonnement pour prévenir le capitaine Bernard, Le Gall et Mao de Normandie, qu'il fallait aller récupérer les containers du deuxième avion, tombés de l'autre côté du canal.

Au retour de nos missions nous rendions compte de notre tournée à notre chef direct, le commandant André.

Nous sommes allés à Trévarez. Il y avait deux prisonniers français, l'un qui avait vendu ses camarades résistants (trois d'entre eux avaient été arrêtés par la Gestapo à Châteauneuf et fusillés), l'autre, un gars qui avait violé et pillé, puis trois parachutistes allemands de l'armée Ramcke. Tous ont été fusillés sur ordre de l'état-major.

Nous sommes arrivés ensuite à Châteaulin, et c'est là que j'ai rencontré pour la première fois Auguste Le Guillou, au secrétariat du bataillon Stalingrad. La décision fut prise de créer une police militaire pour la chasse aux collaborateurs. Nous sommes allés au Menez Hom faire un passage dans les deux bataillons qui étaient au combat pour voir comment était la situation. Elle était assez difficile, il manquait les chaussures et l'habillement.

Nous filons vers Landerneau voir la compagnie F.T.P. Corse. J'ai trouvé Bihan, adjudant, qui m'a parlé d'une réunion à Landerneau du Syndicat du Bâtiment. Cela m'intéressait. Je voulais savoir ce qui se disait au seuil de la libération du Finistère. Il fallait choisir un nouveau président parmi les entrepreneurs qui n'avaient pas travaillé pour les Allemands. Ceux qui avaient travaillé pour les Allemands faisaient leur autocritique, et admettaient qu'ils avaient gagné de l'argent.

Nous avons repris la route pour visiter la compagnie F.T.P. La ville de Brest était sur le point d'être libérée, mais je n'ai pas pu rentrer chez moi. Notre mission était finie sur le Nord-Finistère. Nous rejoignons notre état-major à Quimper pour rendre compte de notre tournée.

J'avais aussi reçu de l'état-major l'ordre de réquisitionner quelques voitures de tourisme dans le secteur de Lennon, chez les fermiers. Tout a été fait selon les règles : reçu de la préfecture de Quimper, feuilles de réquisition. Le fermier propriétaire remplissait la feuille qui était signée par moi.

Nous manquions, en effet, de moyens de transport.

Nous étions bien reçu dans ces fermes, et pourtant notre rôle n'était pas facile. J'espère qu'ils ont pu être dédommagés. Car les paysans ont aidé les Résistants. Sans eux, les maquis n'auraient pas pu tenir.

Le 1^{er} septembre 1944, le lieutenant Bernard signale que le drapeau français flotte sur le Menez Hom.

Le dimanche 17 septembre, Crozon est libéré. Les Allemands se rendent en grand nombre. La poursuite continue. Le 19, le dernier îlot de Résistance ennemie est tombé. Le Général parachutiste Ramcke vient de se rendre aux Américains entrés dans l'abri où il se trouve, à la Pointe des Espagnols. Brest est libérée.

J'avais eu pendant ces années une mission que j'avais prise à cœur, servir mon pays et le libérer. Nous touchions au but, toute la Bretagne était libérée. Brest, ma ville, était libérée. Il nous restait à la reconstruire.

Fin septembre, je me fis libérer de mes activités militaires par Auguste Le Guillou¹². J'étais libre et vivant, mais je n'avais pas un sou. Je reçus un rappel de 7 000 francs de ma paye de lieutenant.



¹² Auguste Le Guillou, chef du maquis de Saint-Goazec-Spézet, puis de la Compagnie Stalingrad était commissaire aux effectifs du bataillon Stalingrad.



*La section Léningrad devant la ferme de Cadiguet.
Je figure à gauche sur la photo, une mitrailleuse Sten à la main.
On reconnaît Joseph Jacob au centre.*

NOS CHEFS



Le général Albert Eon

Après s'être distingué au cours de la campagne 1939-1940, le colonel Eon fait prisonnier, s'évada et regagna le Maroc où il vivait avant la guerre. Membre d'un réseau de renseignements, il participa au débarquement des Américains puis prit part à la campagne de Tunisie où il commanda l'artillerie de marche du Maroc, de décembre 1942 à mars 1943. Il devait, ensuite, en Bretagne, commander la mission Aloës



*Le capitaine Jean Bernard
commandant le bataillon «Normandie». Il devait décéder à Fort-Lamy.*

Le lecteur reconnaîtra sur ce document la signature, au crayon rouge, du lieutenant-colonel Berthaud.

Berthaud était le nom dans la Résistance de Roger Bourrières, né le 8 août 1912 à Ferryville (Tunisie).

Il était agent technique à la Pyrotechnie de Saint-Nicolas, devint chef départemental des F.F.I. Il exerça ce commandement militaire jusqu'à la libération complète du Finistère et la dissolution des F.F.I.



Lieutenant-colonel «BERTHAUD»

STAT-MAJOR

PROMOTION

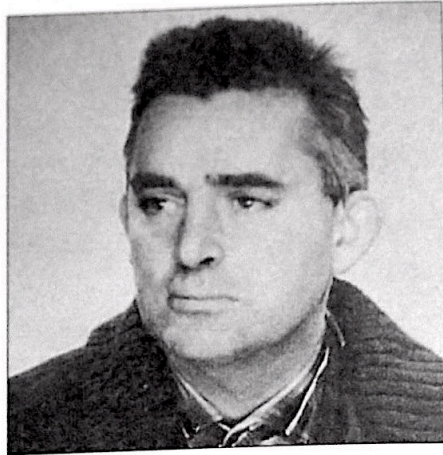
En exécution des Instructions du Gouvernement Français
d'Alger, et en vertu des pouvoirs qui ont été conférés
par son délégué militaire, je nomme :

Le SOLDAT
MEND R. S. Jacob, au grade de
LIEUTENANT, à titre temporaire
à compter du 15 Septembre 1944.

entré au maquis I.9.44
entré dans la résis-
tance le 6.9.40

Le Lieutenant-Colonel
Chef départemental des F.F.I.

FRANCE (F.F.I.)
FINISTÈRE
1944



Autret Yves

Né le 2 octobre 1923 «au Pont-de-Buis».

Résistant de la première heure (1940-1944). Diffusion de journaux et tracts clandestins du P.C.F., du F.N., des actions directes contre l'occupant. «Recruteur» départemental il passe au Triangle départemental F.T.P.F. comme responsable aux effectifs (1943) sous le pseudonyme de «Capitaine Pierre» en 1944.

8920



CARTE D'IDENTITÉ

Nom Sanguer
 Prénoms Michel Louis
 Nationalité française
 Profession secr. biblioth. foyer marin
 Né le 21 février 1917
 à Trouasmont Dépt. Siwisère

Domicile Foyer du Marin Coulon (Var)

SIGNALEMENT

Taille <u>1m75</u>	Nez } Dos <u>droit</u> Base <u>large</u>
Cheveux <u>chât. clair</u>	} Dimension <u>moj</u>
Moustache _____	Visage <u>ovale</u>
Yeux _____	Teint <u>mat</u>
Signes particuliers _____	



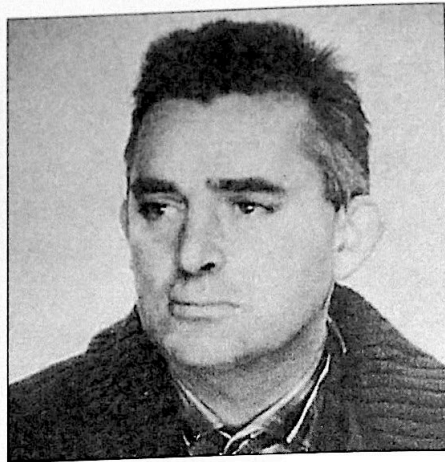
EMPREINTE DIGITALE



Le Titulaire

M. Sanguer
le 11 février 1948
Coulon le 7 juillet 1941
 Le commissaire de Police
du 3^e Arrondissement
de Toulon LA SEYNE

Marcel Siche, lieutenant Équivalence, commandant du bataillon Stalingrad. Au moment de son parachutage il portait sur lui cette fausse carte d'identité.



Autret Yves

Né le 2 octobre 1923 «au Pont-de-Buis».

Résistant de la première heure (1940-1944). Diffusion de journaux et tracts clandestins du P.C.F., du F.N., des actions directes contre l'occupant. «Recruteur» départemental il passe au Triangle départemental F.T.P.F. comme responsable aux effectifs (1943) sous le pseudonyme de «Capitaine Pierre» en 1944.

8920



CARTE D'IDENTITÉ

Nom Sangnier
 Prénoms Michel Louis
 Nationalité française
 Profession secrét. biblioth. foyer marit.
 Né le 11 février 1917
 à Port-au-Prince Dépt. Sintère

Domicile Foyer du Marin Boulogne (Var)

SIGNALEMENT

Taille <u>1m75</u>	Nez } Dos <u>droit</u> Base <u>large</u> Dimension <u>moj.</u>
Cheveux <u>chât. clair</u>	
Moustache _____	Visage <u>ovale</u>
Yeux _____	Teint <u>mat.</u>
Signes particuliers _____	



EMPREINTE DIGITALE



Le Titulaire

M. Sangnier
Fait le 11 Février 1941
Boulogne le 7 Juillet 1941
 Le commissaire de Police
du 3^e Arrondissement
de Boulogne
LA SEYNE

Marcel Siche, lieutenant Équivalence, commandant du bataillon Stalingrad. Au moment de son parachutage il portait sur lui cette fausse carte d'identité.

LE MAQUIS



*Daniel Trelu,
le lieutenant-colonel Chevalier,
créateur entre autres du 1^{er} maquis de Bretagne*



*Le capitaine Yves Le Gall
créateur du maquis
de Châteauneuf-du-Faou*



*Roger Salain,
à la tête
de la section «Octobre»*

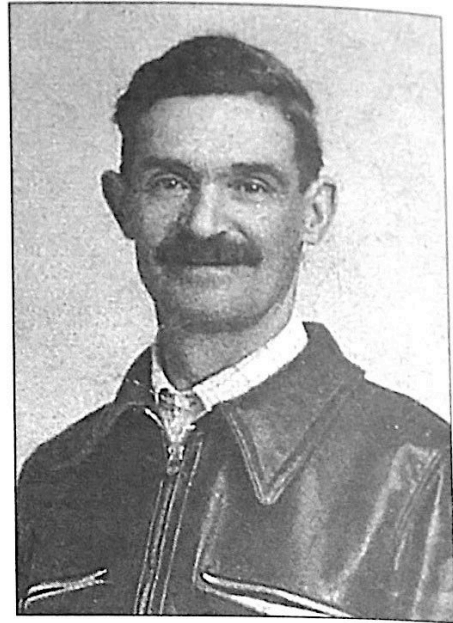


*Une des dernières photos
de notre ami
Auguste Le Guillou*

LE SOUTIEN AU MAQUIS



Marie Stervinou



François Prigent

Marie Stervinou et François Prigent tenaient à Saint-Goazec une épicerie et un service de cars. François mit ses cars à la disposition du maquis, et Marie, sœur aînée de ma femme, prit soin d'elle et de notre petite fille pendant toute ma période de clandestinité. Nous lui disons ici notre éternelle reconnaissance pour ce grand cœur qu'elle avait.



Josèphe Stervinou

Josèphe Stervinou, une autre sœur de ma femme, épouse de François Riou, entra dans la Résistance comme agent de liaison, et participa, à ce titre, aux combats du Ménez Hom.

Elle fut décorée de la croix de guerre par le Colonel Eon pour le courage exemplaire qu'elle avait manifesté.

Bilingue à la suite d'un long séjour aux États-Unis, elle fut ensuite interprète dans l'armée Patton.

«Ami, si tu tombes...»



*François Le Page,
le secrétaire de mairie de Saint-Goazec*

Une grande figure de la Résistance, engagé dans le soutien au maquis et l'aide aux réfractaires du S.T.O.

Enfant du pays, capitaine et créateur de l'équipe de football, secrétaire de mairie, Jean-François Le Page a de l'influence auprès des jeunes de la commune. Il sera arrêté à son domicile le 18 décembre 1943, lors d'une rafle de nuit, par l'ennemi et ses auxiliaires français, connus au pays. Déporté dans les camps, il n'en reviendra pas, achevé par ses bourreaux à quelques jours de la capitulation allemande.



Jean Hervé,
né le 24 novembre 1924.
Victime d'une rafle
sur dénonciation
Interné dans les camps
de concentration.
Décédé le 20 février 1945
et passé au four crématoire.

Jeanne Hervé, sa sœur

LE HÉROS DE LA RÉSISTANCE PAYSANNE DANS LE CENTRE-FINISTÈRE



*Jean-Louis Barthéléme
de Kersalut
en Plonévez-du-Faou*

Fait prisonnier, il revient en France en décembre 1941, en réussissant sa quatrième évasion.

Il entre dans la Résistance en hébergeant les premiers maquisards. Il recueille également des aviateurs américains tombés aux environs de sa ferme.

La ferme de Kersalut sert de relais aux jeunes qui rejoignent les maquis.

Dénoncé, il est déporté en camp de concentration, où il décède le 4 mars 1945.

MA SECTION LENINGRAD

Jacques Guéguen



Michel Le Dall
né le 15 mai
à Saint-Goazec

Jacob Mendrès

Chef de Section

← Michel Le Dall

Joseph Guillou

François Guillou

Henri Pichon

Yves Haridon

Jean-Louis Féon

Chef de Groupe

Jean Larvor

Joseph Jacob

Roger Jacob

Joseph Huiban

Henri Morvan

Pierre Tavenne

Joseph Saget

François Bronnec

Pierre Morvan

Jean Tanguy

Joseph Riou

Chef de Groupe

François Riou

Pierre Tavenne

de Pont Mine

Pierre Guillou

Yves Gaonac'h

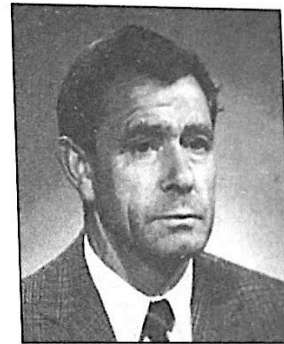
Yves Le Grand

Moustique

de Camaret

Roger Autret

Pierre Riou
né le 2 juillet 1920
à Saint-Goazec

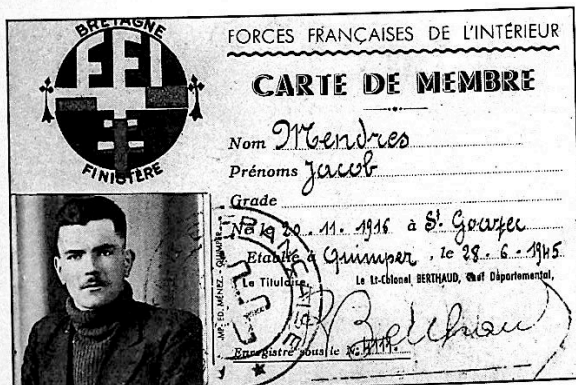


Section sans pitié

Chef de Groupe

de Pont Mine

de Camaret



*Les jeunes de Saint-Goazec.
Une jeunesse qui a répondu présent
pour le combat.
Une jeunesse formidable,
volontaire, courageuse
malgré le danger.*

La ferme de Cadiguet qui hébergeait la Section Leningrad.

Nous nous sommes retrouvés le 16 août 1995. Cette photo, prise plus tard, présente à mes côtés Madame et Monsieur Leroux qui l'occupent actuellement. Madame Leroux est la fille de Madame Boutais qui tenait la ferme en 1944.



LES MARTYRS DE LA RÉSISTANCE

Je prierai tout simplement pour tous ceux qui souffrent, sans oublier X... Je demande instamment qu'aucune pensée de haine, de vengeance contre qui que ce soit ne s'élève même dans vos cœurs, l'homme se démène, mais c'est Dieu qui le mène.

Je vous répète, je suis profondément tranquille, et je n'ose penser à cet instant fatal qui arrivera dans si peu de temps, mais je vous l'avoue bien sincèrement une certaine joie m'habite, car j'espère bien vite pouvoir me reposer entre les bras de N.S. et de la Sainte Vierge.»

Un autre jeune homme va mourir. Celui-là est un communiste. Il écrit à sa femme, à ses enfants, à ses parents, cette dernière lettre.

«Ma chère Gaby, mes chers enfants, mes chers parents,

Ma petite Gaby, c'est une grande épreuve que tu devras affronter.

Ce matin, j'ai été condamné à la peine de mort. Je t'avoue franchement que lorsque j'ai entendu le verdict, je n'ai même pas bronché ; n'attendant aucune faveur de nos occupants, satisfait d'avoir fait ma part de travail.

Mais, lorsque j'ai réintégré ma cellule, toute ma pensée est allée vers toi et les gosses que je vais laisser seuls au milieu de la tempête.

Quand je pense, Gaby, que je te laisse seule à vingt-quatre ans, cela me semble horrible, mais reprends courage, des jours meilleurs te souriront. Tu es jeune, Gaby, tu pourras, si tu le désires, refaire ta vie mais, de grâce, prends au moins un camarade, un compagnon, de manière que ta façon de vivre ne soit pas changée. Mais tu feras comme bon te semblera, car je sais que tu garderas de moi un bon souvenir.

Je t'aimais, Gaby, et les sept années que nous avons passées ensemble l'ont prouvé, nous avions deux caractères qui s'accordaient mais, hélas, le destin est là, implacable. Tu fus pour moi la compagne idéale et si j'ai lutté et suis tombé pour la cause commune, c'était pour t'assurer un avenir meilleur. Hélas, d'infâmes individus se sont mis au travers de nos routes. Tu n'auras jamais eu de chance, Gaby, orpheline de bonne heure, te voilà seule avec les deux gosses.

Quant aux gosses, ils n'auront pas eu l'occasion de connaître leur père, à part Pierrette. Je voudrais, Gaby, que tu leur parles souvent de moi... J'aurais tant voulu les voir grandir, les éduquer pour en faire d'honnêtes citoyens... Tu te rappelles, Gaby, quand je parlais d'amener ma fille au bal, ça me déchire quand j'y

pense. Quant à Pierre dès qu'il aura l'âge de comprendre, dis-lui ce qu'était son père, pourquoi il est mort... A lui aussi, laisse-lui choisir son chemin tout en le guidant de tes bons conseils.

Mais je sais, Gaby, que tu ne m'en veux pas, car tu savais que je luttais pour une cause juste, pour notre avenir. En ce qui me concerne, je me demande si je ne rêve pas, je ne réalise pas du tout l'horrible drame qui va se passer et il est vrai que j'y étais préparé depuis longtemps.

J'aurais voulu, Gaby, avant de vous quitter définitivement recevoir au moins un colis de chez nous pour goûter un peu notre «cuisine». Quelques crêpes, cela me ferait vraiment un peu plaisir.

Alors, ma petite Gaby, je vais te quitter pour toujours, sois sage, élève nos enfants comme j'aurais voulu le faire.

Fraternel souvenir à toute la famille et amis».

Voilà comment, avec le même courage calme et tranquille, un jeune prêtre français et un jeune communiste français savent mourir.



Pierre Corre, un très grand résistant, responsable à l'arsenal de Brest. Arrêté par la police française, livré aux Allemands, il fut fusillé au Mans le 23 octobre 1943

1941-1969 : «Le Vieux Georges» au rendez-vous des souvenirs

A Brest 1941 : Les sous-marins n'aiment pas l'eau salée

«Le vieux Georges»¹ en parlant de la Résistance nous dit : «Le regretté Pierre Corre² avait été si bon avocat que je me laissai convaincre malgré des dangers immenses, de rentrer dans l'arsenal de Brest occupé par les Allemands en 1941. Tu verras, disait Pierre Corre, dès que la visite d'un dirigeant du Parti sera connue, ça sera formidable. Il a eu raison. Après mon départ, 5 sur 7 des transformateurs électriques de l'arsenal ont sauté».

«...Et puis, dit incidemment le «Vieux Georges», il faudrait dire quelque chose des sous-marins allemands de Brest immobilisés pendant plusieurs jours... Peut-être que les acteurs de cet acte existent encore et parmi eux un certain Charles Cadiou...»

«Janvier 1969, malgré ses 82 ans, le «Vieux Georges» a tenu à faire les 600 km qui le séparent de Brest pour être au rendez-vous des souvenirs. Imaginez, 28 ans après, ce que fut cette rencontre avec tous ceux qui ont travaillé sous ses ordres, face à lui, Charles Cadiou qui sabotait les sous-marins allemands. Le «Vieux Georges» dit : «Oh ! moi, je me contentais de donner des directives pour immobiliser au maximum la machine de guerre nazie».

UNE AFFAIRE DE CUVES

(témoignage de Charles Cadiou)

En tant que mécanicien à l'usine distillatoire à l'Arsenal de Brest en 1941, j'étais chargé du ravitaillement en eau des accus des sous-marins de la Kriegsmarine.

¹ Venise Gosnat, dirigeant du Parti Communiste clandestin pour les cinq départements bretons. Il succéda à Robert Ballanger.

² Ouvrier communiste de l'arsenal de Brest, fusillé avec le groupe des 19 de Brest.

Cinq sous-marins allemands devaient sortir, or, nous avons su par les «Vétérans»³ la veille, que 300 tonnes d'eau allaient être nécessaires ; mon chef me dit : «Avons-nous les 300 tonnes ?» – «Oui, plus d'un millier avec les cuves de réserve».

Immédiatement, j'avais décidé que les sous-marins allemands ne partiraient pas. Pour cela, je versai du sel dans deux cuves, et, travaillant la nuit, au lieu de pomper l'eau distillée j'ai pompé l'eau douce impropre aux accus des sous-marins, cette eau fut mélangée à l'eau distillée, si bien qu'à l'analyse, les occupants trouvèrent une eau encore plus défectueuse.

Sabotage, sabotage !

Pas du tout, répondis-je, et, devant eux, je pris de l'eau avec mon appareil (après avoir tout remis en ordre), l'eau était propre. Nicht-gut, pas convaincus mais résignés, les Allemands rejetèrent 2 000 tonnes d'eau dans la Penfeld (petite rivière qui traverse l'arsenal). Nous avons gagné deux journées, ce qui n'était pas suffisant, aussi, pour la deuxième opération, je n'ai pas mis de sel, j'ai simplement pompé l'eau douce, nouvelle analyse, négative ! Ah ! mes amis, quel pétard, les chefs désignèrent naïvement des soldats à la garde en haut des citernes, mais, comme il ne s'agissait pas de s'exposer de façon idiote, nous avons cessé, mais, pendant quatre jours, les submersibles allemands furent cloués à l'arsenal.

Des tentatives moins heureuses ont été faites pour mettre le feu dans les turbines de l'arsenal, à l'aide de plaquettes incendiaires introduites dans un tube de savon à barbe ; le feu ne prit pas. Cette action aurait permis de freiner la production pour quelques mois.

Il ne suffisait pas de saboter, il fallait apporter des informations, stimuler les sentiments patriotiques de lutte par des tracts, et, figure-vous que moi qui n'avais jamais été à l'école, je fus chargé de la propagande.

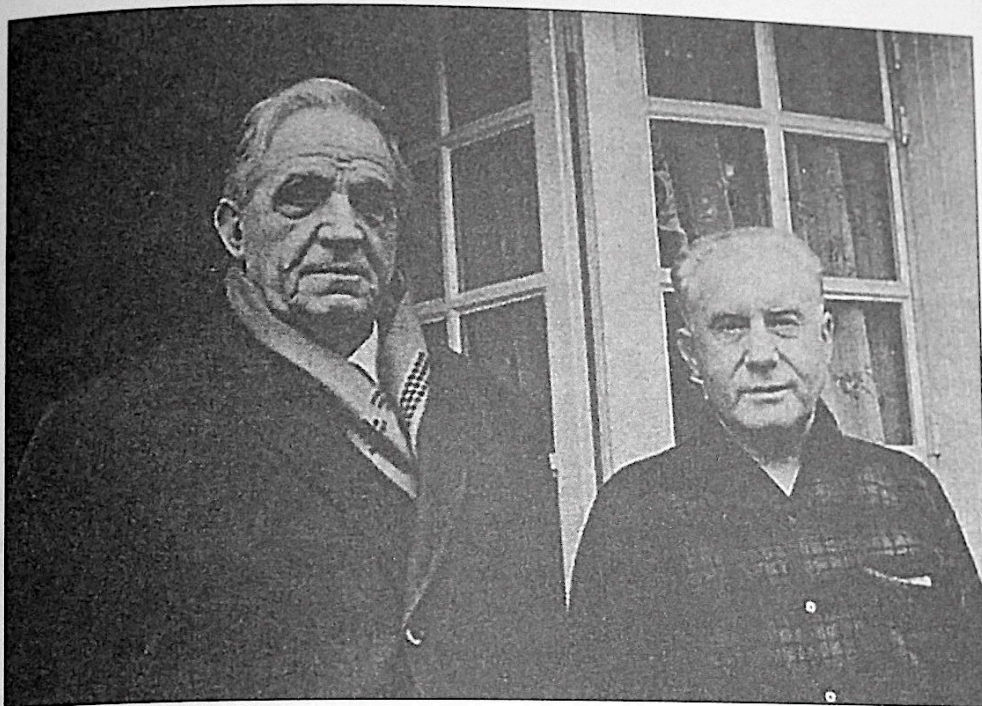
Un chef propagandiste qui n'a jamais été à l'école

Quand le «Vieux Georges» dit, tu vas prendre la responsabilité du parti de l'arsenal avec tout ce que cela comporte, y compris pour rédiger les tracts, j'ai répondu «pas possible, je n'ai jamais été à l'école», le «Vieux Georges» m'a répondu «d'autres que toi qui n'ont jamais été à l'école dirigent des réseaux». J'ai eu bien du mal, mais ma femme me perfectionnait. Un tract, à l'époque, c'était techniquement compliqué, encre à polycopier, pâte à polycopier, et cela se faisait la nuit à la centrale électrique en permanence sillonnée par des soldats allemands sur le qui-vive.

³ Marins civils qui travaillent sur le port.

Clignotant pour tracts

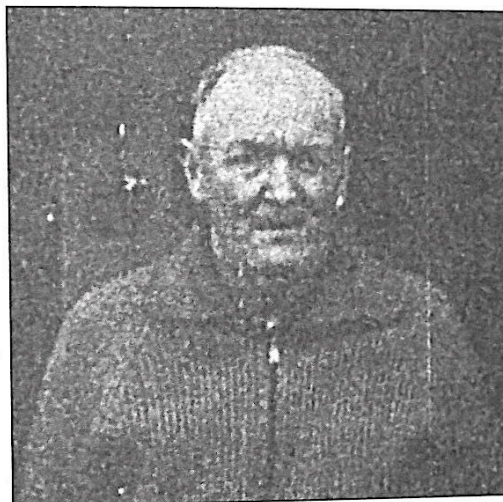
Je m'étais aménagé un petit coin, ma sécurité était préservée par le tableau électrique, dès qu'une ronde allemande était signalée, un de mes collègues au fait de ce que je faisais me coupait le courant et le remettait une fois le danger passé.



Venise Gosnat et Charles Cadioux



Mme Salou, «Mimi» pour les Brestois. C'est elle qui, avant sang-froid, sous la protection d'un groupe de Francs-Tireurs et Partisans, brisa la grande vitrine de l'office de propagande allemand, rue de Siam. Le tribunal allemand la condamna à mort.



Mathurin Legoff. Il faisait partie du groupe de trois qui dirigeait l'activité communiste de l'arsenal de Brest. Il a été déporté.

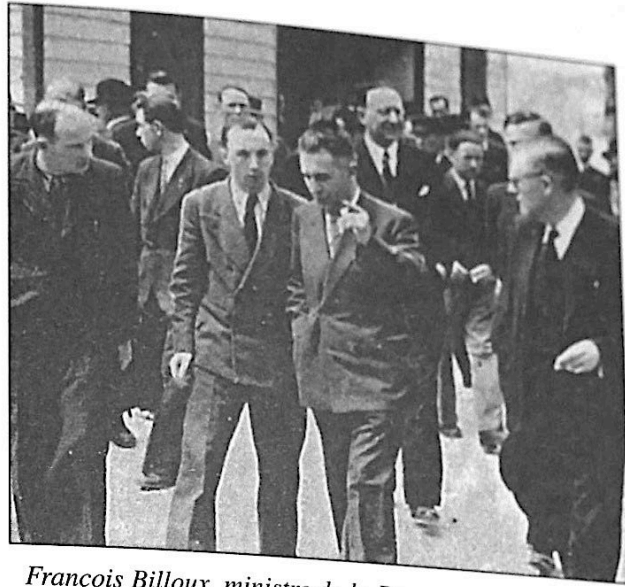


De gauche à droite : 1 - Mme Denise Le Cars, Résistante ; 2 - M. Philippe Le Cars (son mari), Résistant ; 3 - M. Yves Le Gall ; 4 - Mlle Yvonne Ropars, Résistante et sœur d'un des 19 fusillés brestois ; 5 - Charles Cadiou, ancien combattant et déporté de la Résistance ; 6 - Mme Marie (Mimi) Salou, ancienne combattante et déportée de la Résistance ; 7 - Jean Jezequel, ancien résistant ; 8 - Germain Riou ; 9 - Mme Jeanne Coasguen-Cariou, ancienne combattante et internée de la Résistance ; 10 - Adolphe Leroux, ancien combattant et interné de la Résistance ; 11 - Mme Yvette Castel-L'Herienat, ancienne combattante et internée de la Résistance ; 12 - M. Jacob Mendrès, ancien combattant et officier de la Résistance ; 13 - Mme Angèle Le Nédellec, ancienne combattante et internée de la Résistance ; 14 - M. Yves Le Faou, ancien combattant de la Résistance (colonel Gérard dans la Résistance), a été libéré de l'Armée Active et Régulière comme capitaine il y a 4 ans environ ; 15 - Mme Henriette Le Gall, ancienne combattante de la Résistance, a fait des exploits patriotiques comme agent de liaison de 1943 à la Libération ; 16 - M. Jean Le Nédellec, ancien combattant et interné de la Résistance ; 17 - M. Ernest Maze (fils), ancien combattant et interné de la Résistance, était le plus jeune des Résistants arrêtés du groupe des 19 fusillés brestois, il avait seulement 16 ans. Son père, Ernest Maze, également, était arrêté avec son fils et nous tous. Soixante arrestations environ du mois d'avril 1942 au mois de janvier 1943, dont 8 camarades femmes, Mme Miry et Simone Bastien furent arrêtées un peu après les autres en août 1943 et déportées à Ravensbrück.





Gaby Paul, résistant à Brest pendant les années noires. Il sera élu député à la libération.



*François Billoux, ministre de la Reconstruction, à Brest.
A sa gauche : le Préfet Lecomte.
A sa droite : Gaby Paul, député
et Alain Cariou, membre du C.D.L.*

Le 20 octobre 1941, à Nantes, eut lieu la première action armée organisée en Province. Un commando de mes camarades de l'O.S., Spartaco Guisco (ancien des B.I.), Gilbert Brustlein et Marcel Bourdarias, exécutaient le lieutenant-colonel Hotz, Feldkommandant de l'armée d'occupation allemande à Nantes. Cet événement, qui eut un retentissement inouï, déclencha à l'Ouest la lutte armée pour la libération de la France.

En représailles cinquante otages furent exécutés, dont vingt-sept étaient des camarades emprisonnés au camp de Châteaubriant. Parmi ces vingt-sept, il y avait trois finistériens.

- Pierre Guéguen.
- Marc Bourhis, militant syndicaliste, instituteur à Trégunc.
- Fernand Jacq, médecin à Huelgoat.



*Pierre Guéguen.
Instituteur, puis professeur,
maire et conseiller général de Concarneau.
Révoqué par Vichy en octobre 1940. Arrêté par la police Vichyste
il est transféré au camp de Châteaubriant et fusillé le 22 octobre
1941.
Il était né le 18 août 1896 à Quimerch.*